

souveraine de justice pour amener la France sous leur autorité absolue.

Sous Louis X (1314-1316) dit le Hutin, fils aîné de Philippe le Bel, se manifesta une vive réaction féodale. Enguerrand de Marigny, le ministre des finances du dernier roi, fut pendu; Raoul de Presle, avocat général, torturé; Nogaret ruiné, et les nobles de plusieurs provinces se firent rendre les privilèges dont ils avaient été dépouillés. Mais en même temps Louis X, pour se procurer quelque argent, fit cette déclaration solennelle, que tous les Français étant naturellement libres, les serfs du domaine royal pourraient se racheter. Il mourut laissant une fille et un fils posthume, Jean, qui ne vécut pas. Les états généraux appliquèrent à la couronne de France la règle de succession anciennement établie pour les terres saliques : la fille de Louis X fut exclue du trône, et son oncle Philippe V fut proclamé roi (1316). Les filles de ce prince furent également exclues du trône à sa mort, arrivée en 1322. Il avait convoqué trois fois les états généraux, dont la périodicité semblait ainsi devoir bientôt s'établir, exclus les gens d'Église du parlement, persécuté les juifs et cherché à établir l'unité de monnaies, de poids et de mesures, « afin que le peuple marchandast plus seurement; » enfin il avait rendu, sur l'administration des finances, plusieurs ordonnances montrant un remarquable esprit d'ordre et d'économie, et donné à des roturiers des titres de noblesse.

Charles IV, son frère, publia divers règlements relatifs au commerce, et donna un grand exemple de juste sévérité en faisant pendre, malgré les supplications de la noblesse et l'intervention du pape, oncle du coupable, le baron de l'Île en Jourdain, convaincu de plusieurs crimes. Au dehors, il favorisa en Angleterre la révolution qui précipita du trône Édouard II, faillit ceindre la couronne impériale d'Allemagne, et mourut dans la fleur de l'âge, à trente-quatre ans, en 1328.

La loi salique, interprétée, trois fois en douze ans, contrairement au droit des femmes, appela au trône, après l'extinction des Capétiens directs, Philippe de Valois, fils de Charles de Valois, frère de Philippe le Bel.

XXXIV.

PREMIÈRE PARTIE DE LA GUERRE DE CENT ANS ENTRE L'ANGLETERRE ET LA FRANCE. — ÉDOUARD III ET LE PRINCE NOIR; PHILIPPE VI ET JEAN. — GUERRE DE FLANDRE ET DE BRETAGNE. — BATAILLES DE CRÉCY ET DE POITIERS.

Aussitôt après la mort de Charles IV le Bel, Édouard III, roi d'Angleterre, revendiqua la couronne comme petit-fils de Philippe le Bel par sa mère Isabelle; mais les troubles intérieurs de l'Angleterre l'obligèrent à reconnaître les droits de Philippe VI, auquel il fit hommage pour son duché de Guyenne. Bientôt le comte de Flandre, Louis de Nevers, implora l'appui du nouveau roi, son suzerain, contre les Flamands révoltés. Philippe marcha contre eux et les battit à Cassel, en 1328. La guerre ne tarda pas à éclater avec l'Angleterre. Philippe VI avait aidé les Écossais, en guerre contre Édouard III; Édouard III avait donné asile à Robert d'Artois, prince du sang français, qui s'était sauvé de France pour échapper au châtement de ses crimes. Édouard trouva promptement un prétexte pour prendre les armes.

Les Flamands étaient alors le peuple le plus industrieux, le plus riche et le plus libre de l'Europe. Le comte Louis de Nevers, toujours en besoin d'argent, viola leurs privilèges pour s'en procurer et punit cruellement toute résistance. Les draps de Flandre étaient fabriqués avec de la laine d'Angleterre, de sorte que si le comte était Français de cœur, les Flamands étaient Anglais d'intérêt. En 1337, ils chassèrent leur comte, et leur chef populaire, le brasseur Arteweld, invoqua aussitôt l'appui d'Édouard III, en lui donnant le funeste conseil de prendre le titre de roi de France.

La guerre commencée en 1337, du côté de la Flandre, languit plusieurs années. Les Français, vaincus au combat naval de l'Écluse, par l'impéritie de leurs amiraux, qui n'avaient jamais vu la mer, furent vainqueurs à Saint-Omer, et Édouard échoua au siège de Tournai. Une trêve interrompit pour quelque temps la guerre directe entre les deux rois.

En 1344, les hostilités se ranimèrent en Bretagne, où les deux rois soutinrent chacun un candidat différent au trône ducal, vacant par la mort du duc Jean III, qui ne laissait pas d'enfants. Un arrêt du parlement de France avait donné gain de cause à Charles de Blois, neveu du roi Philippe, qui avait épousé Jeanne de Penthièvre, nièce

du dernier duc et fille d'un frère aîné de ce prince. Édouard III soutint les prétentions de Jean de Montfort, frère puîné de Jean III. Charles de Blois, soutenu par une nombreuse armée française, fit prisonnier son adversaire dans Nantes et l'envoya captif au Louvre. L'année suivante, il prit Rennes et assiégea Hennebon que défendit vaillamment la comtesse de Montfort.

En 1342, Édouard se rendit lui-même en Bretagne et parut aux sièges de Vannes, de Rennes et de Nantes. Jean, duc de Normandie, fils de Philippe VI, alla avec une armée à sa rencontre; mais la campagne se borna à la trêve signée à Malestroit, le 19 janvier 1343, qui maintint la paix entre les deux rois jusqu'à la Saint-Michel de l'année 1346.

Quelque temps après, Olivier de Clisson et quatorze chevaliers bretons ayant été traitreusement attirés à Paris et décapités, Édouard débarqua en Normandie. Pendant ce temps les Flamands, qui ne voulaient pas plus appartenir à l'Angleterre qu'à la France, tuaient dans sa maison leur chef Arteweld, jadis leur idole, qui voulait livrer leur pays au roi d'Angleterre. Édouard prit Barfleur, Valogne, Cherbourg, Saint-Lô, Caen, Louviers; échoua devant Rouen; remonta le long de la rive gauche de la Seine, et brûla Poissy, Saint-Germain, Pont-de-l'Arche et Vernon. Ses coureurs vinrent jusqu'en vue de Paris et incendièrent Bourg-la-Reine et Saint-Cloud. Mais Philippe ayant rassemblé une grande armée, Édouard fit retraite sur le Ponthieu, son héritage, passa la Seine à Poissy, força le passage de la Somme au gué de Blanquetaque, et, serré de près par les Français, le 26 août, disposa son armée pour une bataille, sur la pente d'un monticule près de Crécy. Philippe engagea imprudemment l'action; trente mille hommes périrent: les Français furent complètement battus, grâce à la témérité de leur chevalerie, à l'adresse des archers anglais et à l'artillerie dont les Anglais se servirent alors pour la première fois en bataille rangée. La suite de cette défaite fut la prise de Calais, qui capitula après un siège d'une année, et qui resta aux Anglais jusqu'en 1358. On connaît l'héroïque dévouement d'Eustache de Saint-Pierre et de cinq autres bourgeois de cette ville (1347). Une trêve suspendit les hostilités; mais à la guerre succéda une peste affreuse, connue sous le nom de *peste de Florence*, qui enleva, dit-on, à l'Europe, un tiers de ses habitants (1348). Philippe de Valois mourut deux ans après. Il avait réuni à la couronne la seigneurie de Montpellier et le Dauphiné. Le fils aîné du roi devait prendre le titre de dauphin.

C'est à Philippe VI que remonte l'origine d'un impôt odieux: la gabelle. Une ordonnance de 1343 établit que nul ne pourrait vendre

du sel, en France, qu'après l'avoir acheté aux greniers du roi, qui en fixait le prix. Un autre impôt, ruineux pour le commerce, fut mis sur toutes les denrées vendues. Sous Philippe VI fut institué l'*appel comme d'abus*, qui, permettant de recourir au roi contre les abus commis par les clercs, rappelait à ceux-ci que, s'ils étaient prêtres, ils étaient aussi citoyens et sujets. — En 1338, une assemblée des états généraux décréta l'article suivant: « Les rois ne lèveront aucuns deniers extraordinaires sur le peuple, sans l'octroi des trois états, et ils en prêteront le serment à leur sacre. » C'était la proclamation du grand principe que le peuple ne doit payer que les impôts consentis par ses représentants. Philippe VI échappa à cette obligation en faisant fréquemment de la fausse monnaie. En 1342, le prix des monnaies changea presque toutes les semaines. Quelles entraves au commerce!

Jean, fils de Philippe de Valois (1350-1364), auparavant duc de Normandie, lui succéda. Il convoqua, en 1351, les états généraux pour en obtenir de l'argent et signa une trêve avec Édouard III. Mais il eut bientôt à combattre Charles II, roi de Navarre, surnommé le Mauvais, qui revendiquait, lui aussi, la couronne de France comme fils d'une fille de Louis le Hutin, et qui avait fait assassiner le connétable de Lacerda, favori du roi. Pour le punir, Jean se saisit de ses fiefs de Normandie. Charles passa en Angleterre.

Édouard III crut l'occasion favorable pour faire une nouvelle invasion en France. Il y descendit en 1355, et ravagea l'Artois pendant que son fils, le prince Noir, y entra par Bordeaux et pillait le Languedoc. Le trésor était vide, Jean rappela les états généraux pour qu'ils le remplissent (1355). Les états accordèrent des subsides auxquels les nobles durent contribuer comme les bourgeois; ils se chargèrent toutefois de les lever eux-mêmes et de s'assurer que cet argent ne serait point gaspillé dans des fêtes inutiles. Avant de se remettre en campagne, Jean fit décapiter le comte d'Harcourt, un des amis du roi de Navarre, et retint en prison ce prince lui-même qui était rentré en France. Pendant ces catastrophes, le prince Noir dévastait tout le midi. Jean alla au-devant de lui et le rencontra à Maupertuis près de Poitiers (1356). Il y fut battu et fait prisonnier avec dix mille seigneurs: la misère générale du royaume s'en accrut, car il fallut d'énormes rançons pour racheter tous ces nobles.

XXXV.

ÉTATS GÉNÉRAUX. — JACQUERIE. — CHARLES V ET DUGUESCLIN. — LA FRANCE
UNE PREMIÈRE FOIS RECOUVRÉE SUR LES ANGLAIS (1356-1380).

Le dauphin Charles, duc de Normandie, prit aussitôt le titre de lieutenant du roi de France, et convoqua les états, qui s'ouvrirent le 17 octobre. L'assemblée était composée d'environ huit cents personnes; le tiers état y comptait, à lui seul, plus de quatre cents députés, parmi lesquels le plus actif et le plus habile était le prévôt des marchands de Paris, Étienne Marcel. La bourgeoisie, irritée de l'incurie du gouvernement royal, prit sa place et faillit la garder. Effrayé des demandes des députés, le dauphin ajourna les états. Mais le trésor était vide, il fallut les réunir de nouveau, le 5 février 1357. Le prévôt, Étienne Marcel, et l'évêque de Laon, Robert le Cocq, présentèrent alors des cahiers de doléances et arrachèrent au dauphin la grande ordonnance de mars 1357, en soixante et un articles, qui fit droit à toutes les demandes des états. Les états généraux assemblés régulièrement deux fois par an, à époques fixes; dans l'intervalle des sessions, un conseil de trente-six élus assistant le prince dans l'administration du royaume; les impôts votés, levés, surveillés, par les états eux-mêmes, et les monnaies, à l'avenir, fixes et invariables; tout homme en France armé désormais; défense faite aux nobles de guerroyer entre eux, ou de sortir du royaume; les juges tenus d'expédier les affaires en retard et aux moindres frais possibles; le droit de prendre, dans les voyages du roi, les choses nécessaires à sa maison, aboli.

Cette réforme politique, en face des Anglais victorieux, était inopportune et dangereuse; c'était l'abdication de la royauté. Le dauphin défendit à tous les sujets du royaume de payer l'aide décrétée par les états, il déclara qu'il voulait dorénavant gouverner seul et ne plus avoir de curateurs, et l'année suivante (1358), rendit une ordonnance pour altérer les monnaies. Paris se révolta conduit par le prévôt des marchands, l'hôtel du dauphin fut envahi, et les maréchaux de Champagne et de Normandie, ses principaux conseillers furent tués. La noblesse montra une vive irritation contre ces bourgeois audacieux qui voulaient tout régler dans l'État et dont les mains roturières venaient même de verser un sang illustre. Le dauphin alla tenir les états de Champagne à Provins, et ceux de Vermandois à Compiègne; la noblesse lui fit des offres de service contre les rebelles

de Paris, il les accepta et la guerre commença. Mais au moment où les nobles et les bourgeois s'attaquaient, les paysans ou les Jacques, comme on les appela, se soulevèrent; brûlèrent les châteaux et dévastèrent les campagnes. Toute la noblesse se réunit contre eux; ils furent défaits à Meaux, et le contre-coup de cette défaite retomba sur les bourgeois qui s'étaient faits leurs alliés. Paris, cerné, affamé, vit éclater une réaction royaliste. Marcel, réduit à conspirer avec le roi de Navarre, Charles-le-Mauvais, se perdit; il fut tué au moment où il ouvrait une des portes à son complice; cette trahison acheva de ruiner le parti des réformateurs. Le dauphin, régent pendant la captivité de son père, rentra dans la capitale plus puissant que jamais.

Le roi Jean, retenu à Londres, s'ennuyait de sa longue captivité. Elle cessa enfin en 1360 au traité de Brétigny; Édouard III consentit à renoncer à ses prétentions et à se contenter du duché d'Aquitaine, avec toutes ses annexes (Poitou, Saintonge, Aunis, Agénois, Périgord, Limousin, Quercy, Rouergue, Angoumois), cédé en souveraineté indépendante, et de Calais avec les comtés de Ponthieu et de Guines, et la vicomté de Montreuil. La rançon du roi fut fixée à trois millions d'écus d'or. Pour l'argent du premier terme de paiement « le roi de France, dit l'historien Matteo Villani, vendit sa chair et son sang; » il livra, en échange contre six cent mille florins, sa fille Isabelle, qui avait onze ans, au fils du plus féroce tyran de l'Italie, de ce Jean Galéas Visconti, qui faisait la chasse aux hommes dans les rues de sa capitale.

Jean revint alors en France; mais ayant appris qu'un de ses fils, le duc d'Anjou, laissé en otage en Angleterre s'était enfui, il alla se reconstituer prisonnier à Londres et y mourut à quarante-quatre ans, le 8 avril 1364. Il faut lui savoir gré de cet exemple de loyauté et de fidélité à la parole qu'il avait donnée.

Un de ses derniers actes, plus fatal à la France que la bataille de Poitiers, fut la cession qu'il fit à son fils Philippe le Hardi du duché de Bourgogne. Philippe fonda dans ce grand fief la seconde maison de Bourgogne qui, au siècle suivant, faillit causer la ruine du royaume.

Charles V, le Sage (1364-1380), se donna pour mission de rétablir l'ordre dans les finances et dans le pays. Le brave Duguesclin, qu'il fit plus tard son connétable, vainquit le roi de Navarre à Cocherel (1371), et délivra la France des bandes indisciplinées qui la désolaient, sous le nom de grandes compagnies, en les menant en Castille, pour ravir la couronne de ce pays au roi Pierre le Cruel, et la donner à son frère utérin, Henri de Transtamare, prince ami de la France.

Les guerres intérieures qui affaiblissaient la France, se terminèrent par deux traités : celui de Saint-Denis avec Charles le Mauvais, qui accepta l'échange de ses fiefs de Normandie contre la souveraineté de Montpellier ; et celui de Guérande en 1365, qui mit fin à la guerre de Bretagne, un peu après la bataille d'Auray, où Duguesclin avait été fait prisonnier.

Jean de Montfort fut reconnu comme duc de Bretagne, et vint en 1366, rendre hommage à Charles V ; la veuve de Charles de Blois, dut se contenter du comté de Penthièvre avec la vicomté de Limoges. En 1369, Charles V, avait mis assez d'écus dans son épargne, assez d'ordre dans le pays, assez de discipline dans ses armées pour oser recommencer la guerre contre les Anglais. Cette fois on évita les grandes batailles ; deux armées anglaises traversèrent le royaume, de Calais à Bordeaux, sans pouvoir donner un coup de lance, mais aussi sans prendre un château.

Cependant on les harcelait de temps en temps : Duguesclin battait Robert Knolles à Pont-Vallin, un autre corps anglais près de Chizey, et prenait Poitiers, la Rochelle et Limoges, tandis que Charles V se conciliait l'amour des bonnes villes de France par de sages ordonnances.

Le prince Noir reprit Limoges, et après y avoir commis d'atroces cruautés, alla mourir en Angleterre (1376). Édouard III le suivit l'année d'après au tombeau. Charles alors, précipitant ses coups, mit cinq armées sur pied et conquit toute la Guienne, tandis qu'une flotte castillane, montée par des troupes françaises, ravageait les côtes de Kent et de Sussex. A cette menaçante apparition, Richard II se hâta de conclure avec Charles V une trêve qui ne laissa aux Anglais, en France, que les quatre villes de Bayonne, Bordeaux, Brest et Calais.

Charles V expira peu après à Vincennes, le 16 septembre 1380. Duguesclin avait précédé de deux mois le roi au tombeau. Il était mort sous les murs du château de Randon (dans la Lozère). Le gouverneur lui avait promis de se rendre s'il n'était pas secouru. Il tint parole au guerrier mort et vint déposer les clefs de la place sur son cercueil.

Les conquêtes de Charles V, fruit d'une persévérance qui ne se lassa jamais, son économie sévère, une probité dans la gestion des finances qu'on ne connaissait pas, enfin d'utiles réglemens pour l'administration du pays lui ont valu le surnom de *Sage*. Il rendit le parlement perpétuel, créa une marine, commença la Bastille, reconstruisit l'enceinte de Paris et le Louvre, bâtit les châteaux de Beauté, de Plaisance, de Melun, encouragea les lettres, fit traduire la Bible,

Aristote, saint Augustin, Tive-Live, écrire par Bonnor l'*Arbre des Batailles*, premier traité sur le droit de paix ou de guerre, et par Raoul de Presle ou Ch. Louviers le *Songe du berger*, vit Froissart écrire ses curieuses Chroniques, réunit une collection de neuf cent dix volumes, qui fut le commencement de la Bibliothèque nationale, et fixa à treize ans la majorité des rois de France.

XXXVI.

CATASTROPHES EN FRANCE. — FOLIE DE CHARLES VI. — LES ARMAGNACS ET LES BOURGUIGNONS (1380-1411).

Charles VI n'avait pas encore douze ans quand son père mourut. A son avènement, trois de ses oncles possédaient, l'un l'Anjou et le Maine, l'autre le Berry, le troisième la Bourgogne, la Flandre, l'Artois et la Franche-Comté. Son frère avait le duché d'Orléans. D'autres membres de sa maison avaient reçu ou acquis à diverses époques, le Bourbonnais et la Marche, Alençon et le Perche, etc. Le roi étant mineur, ses oncles se disputèrent l'autorité. Le duc d'Anjou, nommé régent, pilla le trésor afin de se procurer les moyens d'aller conquérir Naples. Le duc de Berry se contenta de piller le Languedoc, qu'il devait administrer. Leurs exactions amenèrent le soulèvement des maillotins de Paris, qui gagna Reims, Châlons, Troyes, Orléans, Sens, et fut promptement réprimé, et celui des Tuchins en Languedoc. Mais l'émeute des Chaperons blancs en Flandre, conduite par Pierre Dubois et Philippe Arteveld, contre le comte français Louis de Nevers, qui se faisait un jeu de violer les franchises municipales du pays, fut plus sérieuse. Rouen était en armes. Le grand mouvement populaire de 1356 recommençait. Une armée française, avec le jeune roi, remporta une victoire complète sur les bourgeois flamands à Rosebecque en 1382, et les révoltés n'osèrent plus tenir tête à un roi victorieux. Des supplices épouvantèrent Paris et Rouen. Une expédition inutile contre le duc de Gueldres, d'immenses préparatifs pour une descente en Angleterre, qu'on ne fit pas, firent perdre beaucoup d'argent sans gloire ni profit. Bientôt sur les représentations de Pierre de Montaigu, cardinal de Laon, Charles VI déclara qu'il voulait régner seul, et remercia ses oncles des bons services qu'ils lui avaient rendus. Les anciens conseillers de Charles V, les petites gens, les *marmousets*, comme les appelèrent dédaigneusement les grands seigneurs, Olivier de Clisson, Bureau de La Rivière, Le Bègue de Vilaines, Jean de Noviant, Jean de Montaigu, reprirent, comme mi-

nistres d'État, la direction des affaires, qu'ils exercèrent avec sagesse, économie et habileté.

Bientôt après, Charles VI destitua son oncle, le duc de Berry, du gouvernement de Languedoc, et fit brûler vif son trésorier Bétizac. Un seigneur angevin, Pierre de Craon, mortel ennemi du chef des marmousets, le connétable Olivier de Clisson, mit alors sa haine personnelle au service des ressentiments politiques de l'aristocratie. Le 13 juin 1392, à l'issue d'une fête donnée à l'hôtel Saint-Paul, il assassina le connétable et se sauva dans son château de Sablé, dans le Maine et de là auprès du duc de Bretagne. Le roi, pour venger Clisson qui n'était pas mort de ses blessures, demanda que le coupable lui fût livré, et sur le refus du duc s'avança avec une armée jusqu'au Mans. Là il tomba en démence, et ses oncles reprirent le pouvoir.

Clisson se hâta de gagner ses fiefs de Bretagne, tandis que le parlement le déclarait coupable d'extorsions, le bannissait du royaume, et lui imposait une amende de cent mille marcs d'argent. Le sire de Montaigu, averti par cet exemple, se sauva à Avignon. Bureau de La Rivière, le sire de Noviant, Le Bègue de Vilaines, qui essayèrent de se sauver aussi, furent pris et enfermés au château Saint-Antoine (la Bastille).

Les oncles du roi tout occupés de se disputer le pouvoir et de piller le trésor, ne pouvaient plus songer à la guerre. Ils signèrent avec l'Angleterre une trêve de vingt-huit ans, en 1396, et donnèrent en mariage au roi Richard II une fille de Charles VI; mais, en 1399, les Anglais étranglèrent leur roi, et cette alliance utile fut perdue. Les Turcs Ottomans menaçaient la chrétienté; un jeune homme de vingt-quatre ans, le comte de Nevers, Jean, qui fut depuis le duc de Bourgogne, Jean sans Peur, conduisit contre eux une croisade. Arrivés à Nicopolis, les croisés furent battus, et le sultan Bajazet fit tuer, en sa présence, dix mille captifs qu'il avait entre les mains. Il n'excepta du massacre que le duc de Nevers et vingt-quatre seigneurs qu'il mit à rançon.

Le gouvernement de l'aristocratie n'était pas heureux, tous ses actes le déconsidéraient au dehors; ses divisions l'affaiblirent encore à l'intérieur. Le duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, garda l'autorité jusqu'à sa mort. En 1404, son fils, Jean sans Peur, voulut recueillir avec son héritage son influence dans le gouvernement; mais elle lui fut disputée par le duc d'Orléans, frère du roi, qui était tout-puissant sur l'esprit de la reine, la trop célèbre Isabeau de Bavière, maître, par elle, du roi et du dauphin. La rivalité entre ces deux princes menaça de dégénérer en guerre civile; elle se termina,

en 1407, par l'assassinat de Louis d'Orléans. Le duc de Bourgogne prétendit justifier son crime par la maxime qu'il est permis de tuer les princes qu'on croit être des tyrans. Un moine franciscain, Jean Petit, prononça publiquement son apologie.

A l'appui de cette défense, Jean sans Peur ajouta une sanglante victoire: il tua, à Hasbain, vingt-cinq mille Liégeois révoltés, et, fort d'un tel argument apporté à sa défense, il revint à Paris, et arracha au roi des lettres de rémission.

Le duc d'Orléans n'était pas aimé, à cause des impôts qu'il augmentait constamment pour ses dilapidations. Le duc de Bourgogne, au contraire s'était hautement opposé aux tailles nouvelles, et se ménageait l'affection des bourgeois de Paris, surtout celle des petites gens auprès desquels il était fort populaire. C'étaient les bouchers, les gens des halles qui faisaient à Paris la force principale du parti bourguignon. La féodalité ne le lui pardonna pas, et une partie considérable de la noblesse se tourna contre lui et se rangea sous la bannière du comte d'Armagnac, beau-père d'un des fils de sa victime et qui donna son nom au parti (1410). Pendant huit années, les armagnacs et les bourguignons ensanglantèrent la France. A Paris, les bourguignons avaient organisé la milice des cabochiens, qui prit le nom de son chef, l'écorcheur Caboché, et qui commit de tels excès qu'elle fit honte à ceux-là mêmes qui l'avaient employée, et fit triompher le parti armagnac qui resta maître quelque temps de Paris et força Jean sans Peur à regagner ses provinces flamandes.

XXXVII.

HENRI V D'ANGLETERRE. — BATAILLE D'AZINCOURT. — TRAITÉ DE TROYES. — CHARLES VII ET HENRI VI. — JEANNE D'ARC. — EXPULSION DES ANGLAIS (1415-1453).

Armagnacs et bourguignons se battant, se dépouillant, le roi d'Angleterre, Henri V, jugea le moment favorable pour intervenir dans la mêlée. Il débarqua en France, et, grâce à l'indisciplinable témérité de la noblesse, il remporta en Picardie la fameuse victoire d'Azincourt (1415).

Ce désastre eût dû réunir les armagnacs et les bourguignons. Les premiers dominaient dans Paris, les seconds vinrent les y forcer et en faire un affreux massacre. Le connétable, le chancelier, six évêques, un grand nombre de magistrats et plus de trois mille cinq cents personnes furent égorgées (1418). Mais, attiré par le dauphin Charles

à une entrevue au pont de Montereau, le duc de Bourgogne y fut assassiné par Tanneguy Duchâtel (1419).

Durant cette anarchie, Henri V s'emparait de Rouen, et prenait le titre de roi de France. Le traité de Troyes, signé le 21 mai 1420, par la reine Isabeau de Bavière et par le nouveau duc de Bourgogne, Philippe le Bon, lui abandonna, avec la main d'une fille de Charles VI, le titre de régent et le droit de succéder à son beau-père. Mais il le précéda au tombeau (1422). Deux mois après, Charles VI y descendit, et le fils de Henri V, Henri VI, âgé de neuf mois, fut proclamé à Vincennes roi de France et d'Angleterre, sous la régence du duc de Bedford pour la France, et du duc de Gloucester pour l'Angleterre.

Charles VI avait cependant laissé un fils nommé Charles, âgé de dix-neuf ans, et qui se fit couronner à Poitiers. Réduit à la possession des provinces situées au sud de la Loire, Charles VII oubliait dans les fêtes qu'il n'était plus que le *roi de Bourges*. Mais cette humiliation de la France et de son chef pesait sur le cœur du peuple. Au contact de l'étranger, le sentiment de la nationalité se réveilla; il se personnifia dans une jeune fille, Jeanne d'Arc, dont le pieux enthousiasme, la sainte confiance et le courage parurent annoncer une mission divine. C'était elle qui disait : « Le cœur me saigne quand je vois couler le sang d'un Français. »

Quelques années s'étaient passées sans que de part et d'autre on se portât des coups sérieux. Mais, en 1428, le comte de Salisbury enleva Jargeau et Beaugency, et parut devant Orléans, où se renfermèrent Dunois, le bâtard d'Orléans, Étienne de Vignoles, dit La Hire, Potton de Xaintrailles, Pierre de la Chapelle et autres. Le siège dura longtemps; il y eut quelques escarmouches, entre autres la *journee des harengs*, où les Français furent battus en voulant enlever aux Anglais un convoi de vivres. Enfin parut Jeanne d'Arc, la vierge de Domrémy; elle ramena la confiance dans l'armée royale, jeta la terreur dans les bandes anglaises, leur enleva une à une leurs bastilles, délivra Orléans, reprit Jargeau, Beaugency, Meung-sur-Loire, battit les Anglais à Patay (1429), où fut fait prisonnier le fameux Talbot, et conduisit le roi à Troyes, à Châlons et à Reims, où elle le fit sacrer le 17 juillet 1429.

Après le sacre de Charles VII, Jeanne d'Arc voulut se retirer, regardant sa mission comme terminée. En effet, son rôle était fini, l'œuvre de l'enthousiasme était accomplie; prolonger sans mesure une pareille œuvre, c'était la compromettre. L'impulsion était donnée partout en France; les villes ouvraient leurs portes d'elles-mêmes et chassaient les Anglais. Laon, Soissons, Coulommiers, Provins, Cha-

teau-Thierry, Compiègne, Beauvais, Senlis, Saint-Denis venaient de se donner à Charles VII. Elle tenta de lui rendre Paris, mais elle fut blessée au siège de cette ville, et elle vit le roi, retombant dans cette somnolence d'où il était à peine sorti un moment, retourner à Chinon, comme pour se mettre à l'abri derrière la Loire, en donnant l'ordre d'évacuer Saint-Denis. Le duc de Bourgogne, allié des Anglais dans toute cette guerre, reprit courage, rentra dans Soissons et assiégea Compiègne. Jeanne se jeta dans la ville pour la défendre, fut faite prisonnière et livrée aux Anglais, qui la brûlèrent à Rouen en 1431 comme sorcière. Mais le charme n'était pas rompu : en vain, pour légitimer Henri VI, le firent-ils sacrer à Paris, ils n'éprouvèrent plus que des revers. Une guerre de partisans leur enleva successivement Rouen, Chartres, Saint-Valery, Gerberoi, Saint-Denis; pour comble, l'alliance anglo-bourguignonne fut rompue par suite des intrigues du duc de Bedford. Philippe le Bon fit sa paix avec Charles VII Arras, le 21 septembre 1435.

Les comtés d'Auxerre et de Mâcon, les villes de la Somme, Saint-Quentin, Amiens, Abbeville, Saint-Valery, les châtellenies de Péronne, Roye et Montdidier, les redevances du comté d'Artois, divers autres avantages pécuniaires lui furent abandonnés. L'année suivante (1436) Charles VII entra enfin dans Paris. Pendant plusieurs années il opéra de sages et nombreuses réformes; puis, vers 1449, il recommença les hostilités contre les Anglais. Les villes de Normandie sont reprises une à une; les Anglais sont vaincus à Formigny en 1450 et perdent Rouen, Cherbourg, Caen et Falaise. En Guienne, Dunois, Xaintrailles, Jean et Gaspard Bureau, Chabannes, prennent Bourg, Blaye, Castillon, Libourne, Saint-Émilion, Bayonne et Bordeaux; Talbot rentre un moment dans cette dernière ville en 1452; mais les Anglais en sont chassés l'année suivante, après avoir perdu la bataille de Castillon. En 1453, il n'y avait plus, hors des murs de Calais, un soldat anglais sur la terre de France.